

*Extrait de "The Craft we Chose, My Life in the CIA", Richard L. Holm,
Mountain Lake Press, 2011
Traduction en français par J-L Ernst pour www.stanleyville.be*

De retour à Stanleyville¹, j'ai constaté que rien n'avait changé à l'Immoquateur, si ce n'est que les mercenaires, qui s'ennuyaient de plus en plus, étaient devenus encore plus maussades et hostiles. Je n'avais pas besoin d'interagir avec cette bande; l'évitement me semblait le meilleur plan.

J'ai concentré mes efforts sur la rencontre des amis et des contacts sociaux de David² juste pour faire connaître ma présence. J'avais réussi à récupérer une voiture du consulat. Pour des raisons que je n'ai jamais comprises, les Simbas n'avaient pas réquisitionné beaucoup de véhicules avec des plaques diplomatiques. Maintenant, je pouvais me déplacer plus facilement dans la ville. J'ai pu rencontrer quelques personnes de plus, mais elles n'ont pas réussi à faire parler nos agents.

Malgré tous mes efforts, la situation est restée la même tout au long du mois de janvier et au début du mois de février. La sécurité dans la ville s'améliorait. La population avait confiance en cette sécurité, mais cela ne suffisait pas pour m'aider à reprendre contact avec quelqu'un.

Puis le quartier général a changé d'avis et a permis à David de me rejoindre à Stanleyville. Nous espérions qu'il serait reconnu, ce qui pourrait inciter certains de ses anciens contacts à refaire surface. Pendant ce temps, nous rassemblions tous deux des informations sur l'état de la ville. Nous avons commencé par Alexander Barlovatz, un médecin yougoslave expatrié qui était devenu citoyen belge.

Faute de moyens fiables pour annoncer notre arrivée, nous sommes simplement allés chez lui et avons frappé à la porte. Barlovatz et sa femme, dont je ne me souviens pas du nom, répondirent. David m'a présenté et ils nous ont immédiatement invités à entrer. Comme il était tard dans l'après-midi, ils nous ont demandé si nous pouvions rester pour le dîner. Nous avons dit en plaisantant que notre agenda de rendez-vous était complètement vide et ils ont ri.

Barlovatz, qui avait près de 70 ans à l'époque, et sa femme, ancienne pianiste de concert, vivaient à Stanleyville depuis le début des années 1920. Il avait créé une clinique pour la population locale ainsi qu'un cabinet privé au service des Européens, mais la majorité de ses patients étaient des Africains. La plupart ne pouvaient pas le payer et beaucoup lui proposaient plutôt de la nourriture et des services.

Homme intelligent et attachant, Barlovatz avait consacré sa vie à aider les pauvres de la ville. Cela ne l'avait pas rendu riche, mais lui et sa femme avaient une vie confortable. Tous deux étaient restés volontairement dans la ville pendant l'occupation Simba. Comme des centaines d'autres Européens, ils se sentaient inextricablement liés à Stanleyville et au Congo, mais contrairement à la plupart de ceux qui étaient restés sur place, ils n'ont pas été

¹ Fin 1965 (n.d.l.r.)

² David Grinwis (n.d.l.r.)

pris en otage. Le dévouement de Barlovatz envers ses patients, ainsi que leur amour et leur respect mutuels pour lui, avaient empêché l'emprisonnement et les mauvais traitements subis par tant d'autres.

Quelque chose d'autre protégeait Barlovatz et sa femme - bien qu'ils aient subi des harcèlements et des menaces occasionnels de la part de leurs occupants imprévisibles. Parce qu'il était de gauche et qu'il sympathisait avec les rêves nationalistes des dirigeants Simba, ils lui ont accordé la liberté de mouvement. Il avait utilisé cette liberté pour apporter de la nourriture presque quotidiennement à David et aux autres otages américains pendant ces 111 jours³.

David avait développé une infection bronchique à un moment donné et Barlovatz lui a apporté des médicaments et une piqûre. Il était un sauveur virtuel et notre visite a donné à David l'occasion de remercier à nouveau le médecin et sa femme pour tout ce qu'ils avaient fait pour les otages.

Barlovatz était sur le point de faire ses tournées de l'après-midi et m'a demandé si je voulais l'accompagner. Nous avons marché sur la courte distance derrière sa maison jusqu'à la clinique. Il m'a laissé seul pour la visiter pendant qu'il se rendait auprès de ses patients.

Avec un toit en tôle ondulée, des murs de chaume accrochés à un cadre de poteaux en bois, peu de fenêtres, pas de portes et d'ouvertures aux deux extrémités, c'était une installation sans fioritures. A l'intérieur du bâtiment se trouvait une pièce longue et étroite avec des rangées de lits, des ampoules nues suspendues au plafond tous les sept mètres environ, et des éviers avec de l'eau courante desservant chaque extrémité. Les toilettes devaient être à l'arrière car je ne les ai pas vues.

Les patients occupaient presque tous les lits - une trentaine d'entre eux. Les membres de la famille entouraient les malades et assuraient une grande partie des soins de base, y compris l'alimentation.

Il est immédiatement apparu que tout le monde dans la clinique, les patients comme le personnel, tenait Barlovatz en grande estime. Je l'ai vu faire ses visites et dire qu'il se souciait vraiment de la situation aurait été un euphémisme. Il est évident qu'il se souciait profondément de chacune de ces personnes et qu'elles le ressentaient tout aussi clairement.

Le dîner avec les Barlovatz a été une joie à tous points de vue. En dépit de la mauvaise nourriture et de la mauvaise compagnie à l'Immoquateur, cela aurait été un grand plaisir de dîner avec ces deux personnes charmantes et sophistiquées en toutes circonstances. Leur maison était comme une île de calme et de civilisation dans une mer de tension et d'agitation.

Le grand salon où nous avons pris un verre avait été aménagé simplement mais avec goût, en tenant compte de la chaleur et de l'humidité équatoriales de Stanleyville. Un ventilateur tourbillonnait lentement au-dessus de nous et les meubles en rotin étaient frais au toucher.

³ Durée de la prise d'otages européens. (n.d.l.r.)

J'ai remarqué un beau piano à queue installé dans un coin, étrangement déplacé. Barlovatz m'a raconté qu'une fois, pendant la période Simba, sa femme et lui recevaient des invités à dîner et que, comme c'était son habitude, elle jouait pour eux après le repas. Soudain, plusieurs Simbas armés firent irruption dans la pièce, malgré les efforts de deux serviteurs pour les empêcher d'entrer, et hurlèrent sur Madame Barlovatz. Bien qu'elle et son mari comprenaient le dialecte local, aucun des deux ne parvenait à savoir ce qui rendait les soldats si agités.

Après un sérieux effort pour comprendre la situation qui devenait de plus en plus dangereuse, ils ont découvert que la patrouille Simba avait entendu le piano et avait acquis la conviction que Madame Barlovatz l'utilisait d'une manière ou d'une autre pour communiquer avec les forces gouvernementales à Léopoldville. Barlovatz est resté sans voix lorsqu'il a compris ce qu'ils disaient.

"Comment pouviez-vous répondre à quelque chose d'aussi absurde ?" me demanda-t-il sans vraiment attendre de réponse.

Il dit avoir tenté de raisonner les rebelles, expliquant qu'un piano ne pouvait pas transmettre de messages. Mais les Simbas n'étaient pas convaincus et menaçaient d'arrêter sa femme et de lui enlever le piano. Barlovatz protesta et exigea qu'ils convoquent leur commandant, sinon il les dénoncerait immédiatement à Gbenye, leur chef politique.

La menace a fonctionné. Deux autres Simbas sont arrivés et les rebelles ont discuté de la situation. L'un des nouveaux arrivants a dit qu'il voulait inspecter le piano et Barlovatz, sentant un compromis, a accepté. Le nouvel arrivant, de toute évidence le chef de patrouille, a fait un grand spectacle en regardant attentivement sous et à l'intérieur du piano.

"Pas d'émetteur", a-t-il déclaré, "et pas d'antenne".

Les Simbas sont partis aussi brusquement qu'ils étaient arrivés.

La viande et les légumes frais étant encore rares, le dîner n'était pas un délice pour les gourmets. Mais nous l'avons à peine remarqué. Il avait bon goût et était présenté avec élégance, et notre conversation était spontanée et très variée. Nous avons donné des nouvelles de l'étranger et les Barlovatz ont commenté la vie à Stanleyville avant et pendant l'occupation Simba.

Ils ont également fait savoir clairement le respect et l'affection qu'ils avaient pour David. Ils l'ont remercié pour son aide en tant que défenseur de leurs œuvres et pour sa compassion envers les habitants de Stanleyville. Après le dîner, Madame Barlovatz a joué quelques compositions classiques de façon magnifique pendant que nous, les trois messieurs, écoutions et buvions du cognac.

David et moi nous sommes sentis honorés par leur hospitalité. Cela aurait été une soirée splendide à Paris ou à Washington. À Stanleyville, en février 1965, ce fut incroyable.